Ceux qui croyaient à la conversion libérale de M. Buffet se faisaient la plus profonde illusion, et le premier ministre ne tarda pas à les désabuser. Dans la déclaration-programme qu'il lut à l'Assemblée le 12 mars, M. Buffet se mit à rééditer les formules creuses et usées du gouvernement de combat contre « les passions subversives; » il fit l'éloge de « l'administration intelligente et dévouée » de l'ordre moral, s'empressa de rassurer les bonapartistes, demanda le maintien de l'état de siége, de la loi sur les maires, etc. M. Buffet continua, en effet, les détestables errements du 24 mai et des pires ennemis de la République. Il maintint les fonctionnaires qui s'étaient rendus le plus justement odieux, en déclarant qu'il ne pouvait les blâmer de leur déférence aux ordres de ses prédécesseurs, qu'ils méritaient sa confiance et qu'il les défendrait énergiquement. Le 15 juillet 1875, le gouvernement ayant été interpellé sur la conduite qu'il se proposait de tenir à l'égard des bonapartistes, dont les audacieuses menées et l'active propagande pour renverser la République avaient été mises à jour par le rapport Savary et par la publication des pièces de l'enquête faite au sujet de l'élection de la Nièvre, M. Buffet, ministre de la République, ne trouva rien de mieux à répondre que d'accuser le parti républicain avancé, d'excuser la conduite du préfet de police à l'égard des bonapartistes, de rappeler qu'il avait été un ministre loyal de l'Empire, et de faire cette déclaration étourdissante : « Aujourd'hui, quand on rencontre un homme qui a le sentiment de l'autorité, on lui dit : « Vous êtes » un bonapartiste! » Après ce langage, il n'était plus possible de se faire illusion sur les véritables tendances du chef du cabinet. Cet homme, qui jadis se disait libéral, était devenu l'incarnation même de la réaction, et de la réaction sous sa forme la plus odieuse, celle qui rappelait le despotisme impérial. Appelé, le 26 juillet, à faire connaître l'opinion du gouvernement sur la levée de l'état de siége, M. Buffet prit plaisir, selon son habitude, à accentuer encore, par la forme et le ton revêche et acerbe de ses déclarations, le côté roide et anguleux de sa pensée. « L'état de siége, dit-il, est absolument nécessaire au gouvernement en ce moment, et, pour moi, je n'y renoncerai pas tant qu'une loi sur la presse ne sera pas votée, car c'est surtout contre la presse que cette arme peut être utile. Le vote d'une loi sur la presse ne suffirait pas en ce qui concerne les départements de la Seine, des Bouches-du-Rhône et du Rhône. Le gouvernement aimerait mieux certainement avoir un régime uniforme partout; mais, en attendant cet état de choses, il lui semble préférable d'avoir un régime exceptionnel dans quarante départements, plutôt que de n'avoir nulle part un moyen efficace de répression. » M. Pascal Duprat lui ayant fait observer que les généraux excédaient leurs pouvoirs en interdisant à l'avance la publication des journaux, le ministre lui répondit par cette phrase, qui peint l'homme sur le vif : « L'autorité militaire pourrait toujours supprimer le journal le lendemain de sa publication; il est donc beaucoup plus simple de le supprimer la veille. » Quant à la loi sur la presse, il eut soin d'annoncer qu'elle était indéfiniment ajournée. Ainsi, aux yeux de M. Buffet, pour gouverner la France, qui jamais n'avait été plus calme, il n'y avait qu'un seul régime possible, celui de la compression et de l'état de siége. Dans son horreur de toute manifestation libre, dans son goût pour l'étouffement, ce politique, aussi borné qu'irascible, se prononça pour qu'on interdît la présence des candidats dans les réunions électorales pour le Sénat, oubliant que, en 1848, il s'était prononcé pour la liberté des réunions publiques (27 juillet). Dans cette même séance, avec ce ton de défi haineux qui lui est habituel, il répondit à quelques paroles de M. Christophle en repoussant de la façon la plus injurieuse toute idée d'alliance avec le centre gauche; il en fut récompensé par les applaudissements des bonapartistes, surtout lorsque, s'adressant au parti libéral, il dit : « Je n'étais pas votre allié avant d'être au pouvoir, et je ne le deviendrai pas quand je l'aurai quitté. » Il devenait évident pour tous que M. Buffet prenait carrément son point d'appui dans le parti de l'appel au peuple. Sa présence à la tête du pouvoir devenait désormais un péril pour la France, qui le comprit. Le ministre qui, en pleine Chambre, avait prétendu ne point avoir eu le temps de lire les rapports écrasants de la commission d'enquête sur l'élection bonapartiste de la Nièvre déclara en plein conseil des ministres que les bonapartistes étaient « l'avant-garde du parti conservateur. » A la même époque, il prit la défense du préfet Ducros, au sujet de la pièce fausse de l'agent de police Bouvier, pièce qui avait servi de principale base d'accusation lors du procès intenté à la société la Permanence. Dans un discours prononcé le 15 novembre, au sujet de l'organisation municipale, il s'attacha à justifier la nomination de maires pris en dehors des conseils municipaux et déclara, au sujet des élections, que le gouvernement avait le droit de faire connaître ses préférences et de les soutenir. Le 26 novembre, il combattit le scrutin de liste et défendit avec ardeur le scrutin par circonscription, qui, d'après lui, devait être favorable au parti conservateur, c'est-à-dire à la réaction. Au mois de décembre, lors des élections des sénateurs inamovibles par l'Assemblée, M. Buffet fut porté sur la liste de la droite; mais il échoua, et, après quelques tours de scrutin, il déclara ne plus se présenter. Le 24 et le 29 du même mois, il prononça deux discours au sujet du projet de loi sur la répression des délits de presse et sur la demande de lever l'état de siége. Répondant à un magnifique discours de M. Challemel-Lacour, M. Buffet se laissa emporter par une colère fébrile, l'état de siége étant pour lui la forme naturelle et nécessaire du gouvernement. Au mois de janvier 1876, il essaya, mais sans y réussir, de faire sortir M. Léon Say du ministère. Ce même mois, il posa sa candidature au Sénat dans les Vosges, son département natal, mais il échoua complétement (30 janvier). Aux élections pour la Chambre des députés (20 février), M. Buffet se porta candidat dans quatre départements; mais telle était son impopularité et le sentiment de réprobation qu'inspirait sa politique était si général, qu'il ne fut nommé nulle part. Le pays, pouvant enfin manifester sa volonté, envoyait à la Chambre une énorme majorité de républicains. Devant cette imposante manifestation de l'opinion publique, il ne restait plus à M. Buffet qu'à donner sa démission de ministre de l'intérieur et de vice-président du conseil (23 février 1876). Jamais la chute d'un ministre n'avait été accueillie avec une joie plus intense. Depuis quatre mois, il était rentré dans la vie privée, lorsque la majorité réactionnaire du Sénat, ayant été appelée à nommer un sénateur à vie en remplacement de M. Ricard, lui choisit pour successeur, le 16 juin 1876, M. Buffet, qui obtint 144 voix, contre 141 données à M. Renouard. Rendu à la vie publique, M. Buffet alla siéger parmi les membres de la droite cléricale et prononça, le 10 août, un discours contre la loi des maires. Depuis lors, il est devenu au Sénat un des chefs des partis monarchiques et bonapartiste coalisés.

BUFFETI (Louis-Joseph), peintre italien de la fin du XVIIIe siècle. Il était Véronais, mais c'est dans les églises de Vicence qu'on trouve la plupart de ses tableaux : la *Vierge*, aux Carmes déchaussés; *Sainte Anne et saint Joachim*, à Saint-Philippe; les *Cinq saints*, à Saint-Eleuthère; le *Père Gregorio Barbarigo*, à Saint-Marcel; un *Calvaire*, à Sainte-Marie-Madeleine.

BUGATTI (Gaetano), érudit italien, né à Milan en 1745, mort en 1816. Il fut nommé directeur de la bibliothèque Ambrosienne, et, dès lors, bien que son goût dominant le portât vers les mathématiques, il se consacra tout entier à l'exploration des trésors manuscrits que renferme cette inappréciable collection. Outre de savantes notes sur le texte des *Psaumes* et la traduction en latin d'un manuscrit syrien renfermant le livre de *Daniel*, on lui doit : *Mémoires historiques et critiques sur les reliques et le culte de saint Cesse, martyr* (Milan, 1782, in-4°, avec fig.). On trouve dans ces *Mémoires* de fort curieux documents sur les antiquités ecclésiastiques de Milan.

BUGEAT, bourg de France (Corrèze), ch.-l. de cant., arrond. et à 39 kilom. d'Ussel; pop. aggl., 317 hab. — pop. tot., 986 hab.

BUGLIONI (Benedetto), sculpteur florentin du XVe siècle. Ayant appris d'une femme un secret pour le vernissage de la terre cuite, il exécuta un grand nombre de travaux dont, malheureusement, aucun n'est parvenu jusqu'à nous. — Son fils, Santi BUGLIONI, qui vivait dans la première moitié du XVIe siècle, hérita de ce secret et exécuta en ce genre quelques sculptures. Au témoignage de Vasari, ce fut cet artiste qui fit pour les funérailles de Michel-Ange le buste placé sur son catafalque.

* **BUGUE** (LE), ville de France (Dordogne), ch.-l. de cant., arrond. et à 30 kilom. de Sarlat, sur la rive droite de la Vézère; pop. aggl., 1,616 hab. — pop. tot., 2,903 hab. Le Bugue est « devenu, dit M. Ad. Joanne, grâce à ses facilités de communication, l'entrepôt des vins, des denrées du pays et le centre d'exportation des hauts fourneaux que font mouvoir les ruisseaux des environs. Les truffes des environs du Bugue passent pour les plus délicates du Périgord. »

* **BUHL**, ancien bourg de France (Haut-Rhin. — Cédé à l'Allemagne par le traité du 10 mai 1871, ce bourg fait aujourd'hui partie de l'Alsace-Lorraine (cercle et à 3 kilom. de Guebwiller); 2,319 hab.

* **BUIRONFOSSE**, bourg de France (Aisne), cant. et à 7 kilom. de La Capelle, arrond. et à 17 kilom. de Vervins, dans une vaste plaine; pop. aggl., 1,483 hab. — pop. tot., 2,398 hab.

* **BUIS-LES-BARONNIES** (LE), ville de France (Drôme), ch.-l. de cant., arrond. et à 33 kilom. de Nyons, sur la rive droite de l'Ouvèze; pop. aggl., 2,056 hab. — pop. tot., 2,343 hab. « Cette ville, dont l'origine est inconnue, dit M. Ad. Joanne, était défendue au moyen âge par des murailles, qui subsistent encore en partie, et par un château fort construit sur le rocher d'Ubrieux. »

BUISSERET ou **BUSSERET** (François), prélat et historien flamand, né à Mons en 1549, mort en 1615. Après avoir été successivement official, archidiacre, doyen et grand vicaire de l'église de Cambrai, il fut nommé évêque de Namur en 1602 et archevêque de Cambrai en 1614. On a de lui : *Histoire d'une religieuse possédée de Mons* (1585); *Histoire du concile provincial de Mons* (1586); *Histoire de sainte Marie d'Oigine* (1608).

BUISSON (Germain), historien français, né à Reims vers 1789, mort en 1849. Après avoir terminé ses études de droit, il entra dans la magistrature; mais, n'ayant pas été compris dans la réorganisation de 1816, il se rendit à Guernesey, puis à Londres, où il donna des leçons de français, et revint plus tard à Guernesey. Il se fixa ensuite à Dinan, où il resta jusqu'à sa mort. Il avait été choisi pour secrétaire du comice agricole de cette ville. On lui doit une traduction, sous le titre suivant, de l'ouvrage anglais de C. Mills : *Histoire du mahométisme, comprenant la vie et le caractère du prophète arabe, une relation succincte des empires fondés par les armes mahométanes, des recherches sur la théologie, la morale, les lois, la littérature et les usages des musulmans, avec un tableau de l'état actuel et de l'étendue de la religion mahométane.* On doit également à cet écrivain des *Mémoires sur le noir animal*, *Sur l'emploi du sel en agriculture*, etc.

BUJACIE s. f. (bu-ja-sî). Bot. Syn. de GLYCINE.

* **BUJALEUF**, bourg et de France (Haute-Vienne), canton et à 14 kilom. d'Eymoutiers, arrond. et à 33 kilom. de Limoges, près de la Maude; pop. aggl., 279 hab. — pop. tot., 2,115 hab.

BUJEAUD (Jérôme), écrivain français, né à Angoulême en 1834. Il se destina d'abord à la médecine; mais son penchant et la nature même de ses études premières le portaient plus particulièrement vers la littérature. Il quitta donc l'école et la clinique et fit paraître deux romans qui obtinrent du succès : *Un drame dans la charmille* (1861) et *Jacquet-Jacques* (1863). Chercheur aussi patient que curieux, il recueillit avec le plus grand soin les chansons populaires des provinces de l'Ouest : Poitou, Saintonge, Aunis et Angoumois, et les réunit en deux volumes qu'il publia avec les airs originaux (1866). En même temps, il rédigeait, de 1863 à 1865, une publication annuelle, conçue dans un esprit excellent, sous le titre d'almanach. L'almanach est à peu près le seul livre que lise le paysan; mais ce livre, il le consulte tous les jours; il l'épelle tous les soirs d'hiver, à la veillée, en présence de ses domestiques et de ses enfants. Il l'apprend par cœur, et tout son monde l'apprend avec lui. La propagande la plus utile peut se faire par l'almanach. Cette vérité avait frappé M. Bujeaud, et les articles qu'il écrivait dans ses almanachs contenaient, dans un langage populaire, des leçons et des enseignements qui n'ont pas été perdus. M. Bujeaud appartient depuis son enfance à l'opinion républicaine, et sous l'Empire même il combattait le bon combat. Amoureux de la Révolution, il l'a étudiée dans tous ses détails, dans toutes ses légendes; il a fait de l'archéologie révolutionnaire, et il s'est attaché principalement aux faits qui se sont passés dans sa province. C'est ainsi qu'il a écrit : la *Charente révolutionnaire*, en collaboration avec son frère, Victor Bujeaud (1867); les *Paysans de la Vendée avant* 1789 (1874). Ses travaux sur la Révolution et ses almanachs de propagande républicaine avaient depuis longtemps appelé l'attention des hommes politiques sur M. Bujeaud, lorsque survint le 4 septembre. M. Bujeaud fut nommé secrétaire du comité de défense de la Vendée, et, au 8 février 1871, il fut porté sur la liste radicale et obtint plus de 10,000 voix. M. Bujeaud a collaboré à l'*Encyclopédie* entreprise en 1869 par la rédaction du *Réveil*, sous la direction de Delescluze, et qui, malheureusement, n'a pas été achevée. Il a donné, en outre, de nombreux articles à différents journaux de l'Ouest, au *Courrier littéraire*, etc. Il rédige aujourd'hui le bulletin bibliographique de la *Lanterne*. M. Bujeaud est membre de la Société des gens de lettres et officier d'académie.

* **BUKAREST, BUCHAREST** ou **BOUCHAREST**, capitale de la Roumanie. — Cette ville compte 250,000 hab. C'est le rendez-vous des ouvriers et des journaliers de tous les pays voisins; on y peut observer les races les plus variées : Roumains de tous les districts de la Moldo-Valachie, Roumains de l'Autriche ou de la Macédoine, Grecs, Albanais, Allemands, Arméniens, Serbes, Bulgares, Tartares Nogaïs, Russes, Tsiganes, Hongrois, Turcs, juifs espagnols, juifs polonais, etc. Beaucoup viennent à Bukarest pour éviter la misère, chercher du travail; mais ils arrivent pour la plupart dans un extrême dénûment, ne trouvent pas à s'occuper et remplissent les hôpitaux dès que la mauvaise saison a fait son apparition.

De loin, la ville a un aspect des plus variés. Toutes les maisons sont peintes et revêtues à l'extérieur de moulures en plâtre et d'une foule d'ornements. De près, l'aspect change. Le climat est si pluvieux que les peintures appliquées sur les façades ne tiennent pas quinze jours dans leur entier; à peine la décoration est-elle achevée que la pluie détrempe la peinture, décolle les moulures par larges places, et les murs apparaissent comme rongés et labourés en tous sens.

Bukarest possède la cour de cassation, une cour d'appel, un tribunal de 1re instance, une université logée dans un palais magnifique, un musée d'antiquités, un musée de peinture, une bibliothèque de 27,000 volumes, un grand théâtre et deux salles plus petites, 4 Facultés, 3 lycées, 3 colléges, une école normale d'instituteurs, une école secondaire de filles, etc. On a bâti récemment des halles sur le modèle des Halles centrales de Paris; une grande usine à gaz alimente 4,000 becs pour l'éclairage des quartiers principaux. Il y a, en outre, deux gares de chemin de fer d'où partent trois lignes différentes.

BUKKU s. m. (buk-ku). Bot. Arbrisseau du Cap de Bonne-Espérance.

BULATMAI s. m. (bu-la-tmé). Ichthyol. Poisson de la mer Caspienne.

BULBAIRE adj. (bul-bè-re — rad. *bulbe*). Qui concerne les bulbes : *Tissu* BULBAIRE.

BULBOSINE s. f. (bul-bo-zi-ne). Chim. Principe vénéneux retiré des amanites par Boudier; en le mélangeant avec d'autres corps, on forme l'amanitine.

BULÉUS, fils d'Hercule et de la Thespiade Eleuchie.

* **BULGARIE**, province de l'empire ottoman, en Europe. — La Bulgarie a joué un certain rôle pendant la guerre d'Orient. C'est son territoire qui a été le premier envahi par l'armée russe, dont le premier fait d'armes important fut le siége de Silistrie. Ce siége échoua (20 juin 1854), malgré les forces importantes envoyées par la Russie et malgré les tentatives de soulèvement provoquées dans la population bulgare par le général Schilders. Cet échec força la Russie à envahir les Principautés et à déplacer le théâtre de la guerre.

La Bulgarie est, en effet, le boulevard de Constantinople, et de sa possession dépendent les destinées de l'empire ottoman en Europe. C'est ce qui explique la persistance des Russes à en tenter l'occupation, à y provoquer des troubles, à s'y faire appeler par la population, que le gouvernement turc s'aliène de plus en plus par les exactions et les rapines de ses pachas. Cependant les Turcs ne sont pas sans pressentir l'importance politique et stratégique de la Bulgarie; aussi y ont-ils mis en œuvre autant d'éléments de défense que leur incurie proverbiale leur permet d'en entretenir. Par sa situation, la Bulgarie est déjà très-forte; elle a pour défenses naturelles le Danube, puis les Balkans et, entre les deux, le plateau de Schoumla qui, suffisamment armé, serait inexpugnable. Schoumla, sur la route de Silistrie à Constantinople, offre un périmètre si étendu qu'on ne pourrait ni la bloquer ni la bombarder; Silistrie et Routschouk sont deux places de guerre qui, entre les mains de garnisons européennes, seraient presque impossibles à forcer; les Turcs eux-mêmes ont pu se maintenir dans Silistrie, malgré l'imperfection de son armement, ce qui témoigne assez de sa solidité naturelle. Depuis la guerre d'Orient, aucune réparation, aucune amélioration n'ont été apportées à la défense de ces deux places si importantes. Varna, à 80 kilomètres à l'E. de Schoumla, est insuffisamment fortifiée, mais pourrait tenir très-longtemps; Paravadi, entre Varna et Schoumla, est la clef d'une route qui traverse les Balkans. Ces trois villes, avec Sophia et Tirnova, qui occupent les deux extrémités de la ligne, forment la seconde ligne de défense de la Turquie. Sophia a joué un certain rôle dans les guerres de la Turquie avec l'Autriche; cette place forte est située près des fameuses Portes de Trajan et commande un plateau d'un rayon très-étendu.

La Turquie, afin de ne pas trop s'aliéner des populations destinées à lui servir de rempart, soit contre la Russie, soit contre l'Autriche, a toujours traité les Bulgares avec plus de douceur que le reste des populations de l'empire; mais ces adoucissements mêmes sont dérisoires et montrent seulement ce que la Turquie doit être pour les autres, puisque la situation des plus favorisés est si misérable. En 1856, une jeune fille bulgare fut enlevée de force par un pacha en tournée; plainte ayant été portée, le gouverneur de Varna fit étrangler la jeune fille, afin de se débarrasser d'un témoin gênant et commença alors à instruire la cause; le pacha reçut une admonition, et le caporal Moustapha, qui avait exécuté l'enlèvement sur l'ordre de son chef, fut pendu. Les Bulgares durent trouver que cette répression était largement suffisante.

Les Bulgares sont, par excellence, agriculteurs. Quoiqu'ils ne connaissent et ne pratiquent aucun des perfectionnements de l'agriculture moderne, la fertilité du pays est telle qu'ils seraient riches sans les exactions des pachas turcs et des prêtres grecs, sangsues qui leur enlèvent le plus clair de leur subsistance. La Bulgarie produit annuellement pour 325 millions de piastres par ses grains seuls et ses troupeaux; c'est le grenier d'abondance de Constantinople. Sa production industrielle n'est que de 80 millions de piastres. La province est taxée à 70 millions de piastres, c'est-à-dire environ au dixième de sa production totale, ce qui est déjà énorme; mais le système d'impôts adopté en Turquie double toujours et parfois triple ou quadruple le chiffre légal. Les prêtres grecs, installés partout par le gouvernement et qui se sont

abattus sur la Bulgarie comme sur une proie sans défense, enlèvent au misérable agriculteur ce que les pachas et leurs fermiers n'ont pas réussi à lui prendre. Ce fut un malheur pour les Bulgares que d'être restés attachés à l'Église d'Orient. « Abandonnés par l'Occident, dit M. André Lefèvre, sans recevoir des Byzantins aucune culture, ils retombèrent peu à peu dans un état voisin de la barbarie. Leur langue, que Cyrille et Méthode nous avaient fait connaître dans toute sa pureté, s'altéra au point de devenir méconnaissable; le peuple croupit dans la misère et l'ignorance. Lorsque les croisés traversèrent la Bulgarie, ils crurent que les habitants étaient idolâtres et conçurent pour eux une telle horreur que le nom de Bulgare (*boulgre*) devint la plus grossière injure. La situation du pays fut plus triste encore quand il eut été conquis par les Turcs. Les villes n'offrirent plus que des monceaux de ruines; la misère devint effroyable. Cédant aux menaces des envahisseurs, plusieurs des régions occupées par les Bulgares embrassèrent l'islamisme. Tels ont été les ravages exercés par les hordes turques, que quatre siècles entiers se sont écoulés avant que la malheureuse Bulgarie, écrasée dans son sang, ait pu donner signe de vie. Les conquérants asiatiques ont été aidés dans leur tâche par les prêtres grecs du Phanar, qui, sous la protection des Turcs, se sont jetés sur les Bulgares comme un oiseau de proie se jette sur un cadavre. Ces prêtres leur ont extorqué leurs dernières ressources pour enrichir leurs couvents et défrayer leur oisiveté; s'arrogeant le droit d'être seuls à distribuer l'instruction, ils les ont à dessein laissés dans l'ignorance la plus complète. Ainsi est née cette question de l'Église bulgare, que les artifices mêmes de Constantinople ont si longtemps défigurée, au point de réclamer l'assistance de la diplomatie européenne pour forcer les Bulgares à l'obéissance passive. »

C'est en prenant eux-mêmes en main l'instruction publique, par la fondation de nombreuses maisons d'école, que les Bulgares sont peu à peu parvenus, depuis une vingtaine d'années, à relever leur pays. La guerre d'Orient, en mettant les agriculteurs et les commerçants en rapport avec les nations européennes, a puissamment contribué à ce progrès. « Le mal de l'Occident fait le bien de l'Orient, a dit à ce propos Saint-Marc Girardin. Les disettes de l'Europe occidentale, la guerre de 1854, les besoins de nos armées ont singulièrement éveillé les idées et les intérêts de l'Orient. Les détails que donne M. Vretos, dans son livre la *Boulgarie ancienne et moderne*, sur l'accroissement des villes bulgares situées sur les côtes de la mer Noire, montrent les heureux effets de ce contact commercial de l'Orient avec l'Occident. La permission donnée aux Bulgares d'exporter leurs céréales a plus contribué à la prospérité de la Bulgarie et à l'amélioration de la condition des Bulgares que le tanzimat et le hatti-houmayoun. Non que nous soyons disposé à faire bon marché des réformes politiques et sociales que le sultan essaye d'accomplir dans ses Etats. Elles sont excellentes; mais il faut qu'elles soient réalisées par quelques effets. Or, le commerce avec l'Occident amène nécessairement ces effets salutaires. Les fonctionnaires turcs, qui, autrefois, n'avaient affaire qu'aux rayas bulgares et les pillaient et les rançonnaient sans difficulté, ont maintenant affaire aux Européens. Dès que le Bulgare m'a vendu son blé, ce blé est une propriété européenne; y toucher est une grosse question; le consul intervient, l'ambassadeur réclame et menace. L'idée de la propriété, l'idée du travail libre, l'idée du droit enfin entre bon gré, mal gré dans la tête du Turc, qui ne peut plus prendre ce qui lui convient, et cette idée du droit entre bien plus aisément encore dans la tête du Bulgare, qui se trouve défendu et soulagé. Le tanzimat et le hatti-houmayoun ne sont pas des garanties pour les rayas quand ils sont seuls en face des pachas turcs; mais ce sont des arguments que les consuls européens font valoir en faveur des rayas qui traitent avec leurs nationaux. Chaque acte de commerce entre un Européen et un Bulgare est, pour le Bulgare, une garantie nouvelle. »

Pour ce qui regarde les écoles, ce sont précisément les négociants enrichis dans les transits nécessités par la guerre d'Orient qui en ont pris l'initiative. Malgré la Porte et les prêtres grecs, ils ont formé des instituteurs en envoyant à Vienne, à Prague, à Bukarest, à Braïla des jeunes gens bien doués pour y étudier les éléments des sciences et les rapporter dans leur pays. Peu à peu des écoles se fondèrent dans tous les centres importants et jusque dans les simples villages, et ce qui témoigne assez du déplaisir des Turcs, c'est que, lors de l'insurrection bulgare de 1876, ce sont les écoles que les bachi-bouzoucks ont partout brûlées de préférence; il est juste aussi de dire que presque partout ce sont les instituteurs qui se sont mis à la tête du mouvement insurrectionnel. Non-seulement, avant 1876, la Bulgarie possédait de nombreuses écoles en pleine voie de prospérité et dont quelques-unes réunissaient jusqu'à quatre et cinq cents élèves, mais une Société littéraire a été fondée à Braïla pour centraliser les efforts intellectuels du pays. Des souscriptions, qui se sont élevées à 800,000 francs, ont réussi à l'asseoir sur des bases solides (1871), et elle publie chaque mois un bulletin qui atteste la renaissance des lettres en Bulgarie.

L'insurrection de 1876 et la cruauté avec laquelle les Turcs l'ont réprimée ont momentanément enrayé ce progrès. La Bosnie, l'Herzégovine, la Serbie étaient depuis longtemps soulevées sans que le mouvement se propageât à la Bulgarie, lorsque, en avril 1876, les symptômes alarmants se déclarèrent. Les premiers soulèvements s'opérèrent à Tirnova, Servi, Rahova, Ivradja, Pelina et Zichtor. Les musulmans furent chassés çà et là, quelques-uns périrent. Des bandes d'insurgés s'organisèrent, soulevant tous les villages sur leur passage et mettant en état de défense ceux qui pouvaient résister. Bientôt l'agitation se propagea dans toute la Bulgarie, et les ports ou les places fortes où les Turcs tenaient garnison restèrent seuls dans un calme relatif. D'après les rapports turcs, comme aussi d'après M. Baring, envoyé en Bulgarie par l'Angleterre pour rendre compte des motifs du soulèvement et des atrocités commises, cette agitation révolutionnaire était due à des comités étrangers qui fonctionnaient de longue date et à une poignée d'organisateurs soutenus par la Russie. Le fait est possible; mais il faut dire aussi que ces comités, s'ils existaient, semaient dans un terrain bien préparé. En quelques semaines, l'insurrection avait pris la tournure la plus violente. A Matchin, à Issaktcha, à Baba, à Rossititcha, à Yeni-Keuy, des musulmans furent massacrés sans pitié, et des bandes de Bulgares, sortant de ces villages, allèrent attaquer les centres de population voisins pour en chasser leurs ennemis héréditaires et enlever les troupeaux. Ils n'étaient pour la plupart armés que de bâtons et de faux; à peine quelques-uns avaient-ils de mauvais fusils; aussi furent-ils mis en complète déroute partout où ils rencontrèrent des forces régulières; mais, ce qui est inexcusable, c'est l'horrible cruauté avec laquelle la Turquie abusa de sa victoire facile. La Bulgarie est pour elle d'une telle importance, en cas de guerre, que le gouvernement sentit la position critique où le plaçaient ces soulèvements coïncidant avec ceux de la Serbie et de l'Herzégovine; il résolut d'agir avec la plus grande vigueur pour les étouffer. Fazli-Pacha fut envoyé en Bulgarie avec le 2e corps, et on lui adjoignit des détachements de ces bachi-bouzoucks, si peu solides en ligne rangée contre un ennemi sérieux, comme on l'a bien vu dans la guerre de Crimée, mais si hardis quand il ne s'agit que de brûler des villages, de torturer des paysans inoffensifs pour leur arracher leur or, d'exécuter des vieillards et de violer des femmes. La Turquie lâcha avec une joie cruelle ces irréguliers sur les villages bulgares, et toute l'Europe retentit immédiatement du bruit de leurs hauts faits. A Batak, ville d'environ 6,500 habitants, 5,000 furent massacrés par les bachi-bouzoucks et pas une maison ne fut épargnée par le feu; Prasadum-Dervent, village située au pied des Balkans, fut incendié dans le courant du mois de mai, avec cinquante et un autres villages des districts de Philippopoli et de Salav-Bajardjick; Péroustitza, centre plus important, eut le même sort. Les rapports turcs n'ont évalué qu'à 1,836 personnes le nombre des victimes; c'est un chiffre tout à fait dérisoire, et l'envoyé anglais Baring, peu suspect, car il a plutôt atténué qu'exagéré les faits, admet qu'il faut au moins le décupler. Au chiffre des morts, il faut encore ajouter celui des femmes et des jeunes filles enlevées pour être vendues dans les harems; à Philippopoli, il y eut pendant deux mois un marché où les femmes et les enfants furent mis publiquement à l'encan.

A la fin de juillet 1876, la Bulgarie était pacifiée; il n'y avait plus partout que des ruines, et des milliers de paysans sans asile, sans pain encombraient toutes les prisons et le petit nombre de couvents restés debout, sous la garde des troupes régulières. La Turquie, autant pour prévenir de semblables soulèvements que par crainte de l'Europe, a préparé pour la Bulgarie une constitution nouvelle; des réformes ont commencé à être appliquées, mais elles sont encore trop récentes pour qu'on puisse en préjuger les fruits. Au moment où nous écrivons (août 1877), les Russes, ayant déclaré la guerre à la Porte, occupent en partie la Bulgarie.

* **BULGARIS** (Démétrius), homme politique grec. — En 1865, il fut chargé de former et de présider un nouveau cabinet; mais, au bout de peu de temps, il dut donner sa démission. Au commencement de 1868, M. Bulgaris fut mis à la tête du ministère qui remplaçait le cabinet Coumoundouros. En ce moment, l'insurrection crétoise était dans toute son intensité, et une vive fermentation régnait en Grèce, où l'opinion publique sympathisait avec les insurgés. Les Crétois ayant élu des députés au parlement hellénique, ceux-ci se rendirent à Athènes avec Gustave Flourens. Mais Bulgaris fit arrêter Flourens et renvoyer les députés en Crète. A la suite d'une manifestation devant l'hôtel de l'ambassadeur de Turquie, faite par des volontaires grecs partant pour rejoindre l'insurrection, la Turquie adressa au cabinet Bulgaris un ultimatum (11 décembre 1868), lui enjoignant de ne plus laisser sortir de ses ports aucun navire chargé de vivres, de munitions et de volontaires pour la Crète. Peu après, pour empêcher la guerre d'éclater entre les deux Etats, une conférence, composée des plénipotentiaires des grandes puissances, se réunissait à Paris, se prononçait contre la Grèce et lui enjoignait de se soumettre aux exigences turques (20 janvier 1869). Bulgaris, dont l'attitude avait été des plus ambiguës et qui avait complétement manqué de décision dans ces circonstances difficiles, dut donner sa démission (2 février 1869). Réélu député, il devint un des chefs de l'opposition. Dans un nouveau cabinet, formé en avril 1870, il prit le portefeuille de la guerre, qu'il garda peu de temps. Le 8 février 1872, Bulgaris reçut de nouveau la présidence du conseil avec le portefeuille des affaires étrangères; mais, dès le mois d'août suivant, il tomba du pouvoir au sujet de la question relative aux mines du Laurium. Le 22 février 1874, il reprit encore une fois la direction des affaires avec la présidence du conseil et le ministère de l'intérieur. Ayant fait dissoudre la Chambre, il eut recours, avec ses collègues, pour obtenir la majorité, à tous les moyens de corruption électorale. Mais la majorité qu'il croyait avoir acquise par de pareils moyens ne tarda pas à se disloquer et une coalition se forma contre lui. Par suite de l'abstention systématique d'un grand nombre de députés, la Chambre, réunie en novembre 1874, n'avait pas voté le budget lorsque la session fut close en février 1875. Le ministère, ne disposant pas d'un nombre suffisant de députés pour avoir la majorité légale, résolut de faire abaisser par les députés dévoués à sa politique le nombre de voix nécessaire pour avoir cette majorité. A la session du mois de mars, les députés ministériels qui se présentèrent validèrent un certain nombre d'élections partielles, ce qui porta leur nombre à 91 députés, et ils votèrent plusieurs projets de loi du gouvernement. Il s'ensuivit une agitation; les membres de l'opposition protestèrent, dans un manifeste, contre ce qu'ils considéraient comme une violation formelle de la constitution. La presse s'associa au mouvement, qui s'accentua encore lorsque plusieurs villes du royaume eurent envoyé des adresses dans le même sens. L'agitation prit une telle intensité que le roi Georges dut demander la démission de M. Bulgaris et de ses collègues et appeler à former un nouveau cabinet M. Trikoupis, un des chefs du parti avancé (8 mai 1875). La chute de M. Bulgaris, dont l'administration avait été déplorable et profondément démoralisatrice, fut accueillie avec la joie la plus vive par l'opinion publique. Un des premiers actes de M. Trikoupis fut de dissoudre la Chambre. La nouvelle Chambre des députés nomma une commission chargée de faire une enquête sur les agissements du cabinet Bulgaris. Cette enquête eut pour résultat de faire passer en jugement, non M. Bulgaris lui-même, mais deux de ses collègues au ministère, MM. Balassopoulo et Nicolopoulo, qui furent condamnés par la haute cour, au mois d'avril 1876, comme convaincus d'avoir trafiqué de quatre siéges archiépiscopaux. Complétement discrédité, M. Bulgaris, selon toute vraisemblance, n'est plus appelé qu'à jouer un rôle très-secondaire dans les affaires de la Grèce.

* **BULGNÉVILLE**, bourg de France (Vosges), ch.-l. de cant., arrond. et à 22 kilom. de Neufchâteau, à l'entrée de la forêt du même nom; pop. aggl., 1,086 hab. — pop. tot., 1,108 hab. Broderies fines, filature de laine et confection de souliers de pacotille; sur son territoire, sources minérales. « Bulgnéville formait originairement, dit M. Ad. Joanne, une baronnie qui, après avoir été possédée par la maison de Beaufremont jusque vers le milieu du XIVe siècle, passa ensuite en différentes mains et fut érigée en marquisat, en l'an 1708, par Léopold, duc de Lorraine. Ce village est surtout célèbre, dans l'histoire de Lorraine, par le combat sanglant qui se livra dans les environs, entre le duc René Ier et le comte Antoine de Vaudemont, qui prétendait au duché de Lorraine comme neveu du duc Charles II, à qui René avait succédé en qualité de gendre. René, battu complétement, malgré un secours que lui avait envoyé le roi de France Charles VII, fut fait prisonnier et retenu cinq ans captif; il conserva cependant son duché jusqu'à son élévation au trône de Sicile. »

BULIS, femme d'Anthès et mère d'Egypius. V. ce dernier mot, au tome VII du *Grand Dictionnaire*.

BULLAIRE adj. (bul-lè-re — rad. *bulle*). Qui ressemble aux vésicules nommées bulles.

BULLA-RA-GANZ s. m. (bull-la-ra-ganz). Ornith. Oiseau de la Nouvelle-Hollande.

BULLER (Charles), homme politique anglais, né à Calcutta en 1806, mort en 1849. Il entra au Parlement n'ayant encore que vingt-deux ans et vota, en 1830, le bill de réforme, bien que la perte de son siége dût être la conséquence de l'adoption. Mais ses électeurs le renvoyèrent à la Chambre, où il défendit constamment les intérêts populaires. Lorsqu'une mort prématurée vint l'enlever, il était membre du conseil privé de la reine. Buller était tout à la fois un homme politique, un orateur et un écrivain des plus distingués. Plusieurs de ses discours ont été imprimés et il a écrit un grand nombre d'articles de critique dans le *Globe* et différentes revues.

Bulletin français (LE), journal publié par MM. d'Haussonville et Alex. Thomas (1er janvier-13 mai 1852, 16 nos in-8°). Ce fut une des premières et des plus vigoureuses protestations contre le 2 décembre. « Nous voulons protester, au nom de toutes les idées, de tous les droits qui ont été depuis soixante ans le patrimoine de la France, contre un régime qui est le renversement systématique de ces idées et de ces droits sans lesquels la France n'a plus de raison d'être dans le monde... Nous allons répandre la vérité à pleines mains dans cette atmosphère de mensonges dont on couvre la France... Et si profonde est notre confiance dans l'effet de la vérité, que nous nous mettons à l'œuvre aujourd'hui même, 1er janvier 1852, le jour où le prince Louis-Napoléon Bonaparte se décerne à Notre-Dame les honneurs du *Te Deum*, comme s'il avait, lui aussi, gagné sa bataille d'Austerlitz. Il est, hélas! trop vrai que, pour arriver à confisquer la France, il a pu se passer de la gloire de Marengo comme de la gloire d'Austerlitz; et c'est tant pis pour nous, qui avons été pris pour si peu! Mais non! c'est tant mieux plutôt qu'il faut dire, car le charme n'est pas si merveilleux qu'il ne soit facile de le rompre... » C'est à Bruxelles que ces courageux écrivains étaient allés établir leurs batteries; mais ils n'avaient pas tardé à être poursuivis sous la prévention d'avoir offensé et outragé le caractère personnel du prince Louis-Napoléon et d'avoir, en outre, critiqué les actes du prince-président en termes offensants et injurieux. Ce que voyant, et sans même attendre le verdict du jury, qui, du reste, leur fut favorable, ils n'hésitèrent pas à continuer leur publication sous le titre de : le *Nouveau bulletin français*.

BULLIN s. m. (bu-lain). Moll. Genre formé par la réunion des genres physe et ancyle.

BULLY, bourg de France (Pas-de-Calais), cant. et à 8 kilom. de Lens, arrond. et à 15 kilom. de Béthune; pop. aggl., 1,957 hab. — pop. tot., 2,040 hab. Entre Bully et Grenay s'élevait un tilleul de la cime duquel le prince de Condé observait tous les mouvements de l'ennemi pendant la bataille de Lens.

BULOW (Jean DE), gentilhomme et administrateur danois, né en Fionie en 1751, mort en 1828. Il suivit d'abord la carrière militaire, occupa plusieurs charges à la cour et fut nommé, en 1791, administrateur des musées royaux. Deux ans après, il se retira dans ses domaines de Fionie, où il passa le reste de ses jours. Il est surtout connu par les encouragements qu'il prodigua dans sa patrie aux lettres, aux sciences et aux arts. Ses libéralités donnèrent naissance à une foule d'œuvres qui firent l'honneur du Danemark. Il faisait en même temps voyager à ses frais de jeunes savants danois qui se sont depuis illustrés par leurs travaux.

BULOW-CUMMEROW (Ernest DE), publiciste allemand du Mecklembourg-Schwerin, né en 1795, mort en 1851. Il commença à se faire connaître en attaquant dans divers écrits les abus de la bureaucratie. Après les événements de 1848, il se mit à la tête d'une association qui se proposait de défendre la propriété, que personne ne songeait à attaquer, et le peuple désigna cette association sous le nom ironique de « Parlement des hobereaux. » C'est sur cette association que s'appuya en Prusse le parti contre-révolutionnaire. On doit à cet écrivain : le *Système des banques* (1846); les *Etats européens, d'après leurs relations intérieures et extérieures;* les *Grands établissements généraux de crédit* (1848); la *Révolution, ses fruits* (1850).

* **BULOZ** (François), publiciste français. — Il est mort à Paris le 12 janvier 1877, à la suite d'une longue et douloureuse maladie.

* **BULWER** (sir Edward-Lytton-Earle), homme politique et célèbre écrivain anglais. — Il est mort le 18 janvier 1873.

* **BULWER** (Edouard-Robert-Lytton), diplomate et poëte anglais. — Il a été nommé en 1876 vice-roi et gouverneur général des Indes, à la place de lord Northbrook.

BULWER (Rosine WHEELER, lady LYTTON-). V. LYTTON-BULWER, au tome X du *Grand Dictionnaire*.

BUMALDE s. f. (bu-mal-de). Bot. Syn. de STAPHYLIER.

BUNÆA, surnom de Junon, à qui Bunus avait consacré un temple dans Corinthe.

BUNBURYE s. f. (beun-bu-rî). Bot. Genre de plantes, de la famille des asclépiadées, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

BUNEMANN (Jean-Ludolphe), érudit allemand, directeur de l'école de Hanovre, né en 1687, mort en 1759. La plupart de ses ouvrages sont bibliographiques. Voici les principaux : *De bibliothecis Mindensibus antiquis et novis* (Minden, 1719, in-4°); *Catalogus manuscriptorum, item librorum ab inventa typographia usque ad annum* 1560 *impressorum rarissimorum, pro adsignato pretio venalium apud J.-L. Bunnemann* (Leipzig, 1732, in-8°); *Notitia scriptorum editorum atque ineditorum artem typographicam illustrantium* (Hanovre, 1740); *L. Cœlii Lactantii opera omnia cum notis C. Cellarii*, etc.

BUNGALON s. m. (bun-ga-lon). Bot. Arbre des Philippines.

BUNGENER (Félix), pasteur protestant et écrivain français, né à Marseille en 1814. Il appartient à une famille originaire d'Allemagne. Lorsqu'il eut terminé ses études à Marseille, il se rendit à Genève, y suivit les cours de théologie protestante, et, reçu pasteur, il se fixa dans cette ville. M. Bungener se fit bientôt remarquer comme un prédicateur habile et surtout comme un écrivain distingué. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages et de brochures, qui abondent en aperçus nouveaux sur les questions théologiques et en critiques aussi spirituelles que judicieuses sur le catholicisme moderne et sur les écrivains catholiques. Nous citerons de lui : *Deux soirées à l'hôtel de Rambouillet* (1839, in-12); *Un sermon sous Louis XIV* (1844, in-12), souvent réédité; *Trois sermons sous Louis XIV* (1849, 3 vol. in-12); *Histoire du concile de Trente* (1846, 2 vol. in-12), réédité en 1854); *Voltaire et son temps* (1850, 2 vol. in-12); *Julien* ou la *Fin d'un siècle* (1853, 4 vol. in-12); *Rome à Paris* (1855, in-12); *Christ et le siècle* (1856, in-12); *Rome et la Bible* (1859, in-12); *Rome et le cœur humain* (1861, in-12); *Calvin, sa vie, son œuvre et ses écrits* (1862, in-12); *Lincoln, sa vie, son œuvre et sa mort* (1865, in-12); *Rome à Genève et l'*Encyclique (1865, in-12); *Ce que dit une exposition* (1867, in-32); *Saint Paul, sa vie, son œuvre et ses épîtres* (1867, in-12); le *Christianisme libéral* (1869, in-12); *Pape et concile au* XIXe *siècle* (1870, in-12); *Rome et le vrai, Etudes sur la littérature catholique contemporaine* (1873, in-12), ouvrage aussi curieux qu'intéressant.

BUNICHUS, un des fils de Pâris et d'Hélène.

BUNIOÏDE adj. (bu-ni-o-i-de — du gr. *bounion*, navet; *eidos*, apparence). Se dit d'une tumeur ayant l'apparence d'un navet.

BUNUS, fils de Mercure et d'Alcidamie. Il fut roi de Corinthe.

* **BUOL-SCHAUENSTEIN** (Charles-Ferdinand, comte DE), diplomate et homme d'Etat autrichien. — Il est mort à Vienne le 28 octobre 1865.

BUONACORSO (Uberti DE), jurisconsulte italien, qui professa la jurisprudence à Parme, sa ville natale, de 1231 à 1236. Il a publié plusieurs ouvrages, aujourd'hui oubliés, dont l'un, ayant pour titre : *De præludiis causarum*, plusieurs fois réimprimé, était orné d'un frontispice qui le qualifiait d'*Aureum et solemne opus*, ce qui ne l'a pas empêché de tomber, comme ses frères, dans la fosse de l'oubli.

BUONAPARTE (Nicolo), auteur dramatique italien du XVIe siècle. V. BONAPARTE, au tome II du *Grand Dictionnaire*.

BUPALE s. m. (bu-pa-le). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, créé pour deux espèces détachées du genre fidonie.

BUPHAGINÉES s. f. pl. (bu-fa-ji-né — rad. *buphage*). Ornith. Tribu de passereaux, de la famille des buphagidées.

BUPHAGUS, Arcadien, fils de Japet et de Thornax. Il rendit les derniers devoirs à Iphiclès, frère d'Hercule, qui mourut chez lui des suites des blessures qu'il avait reçues dans le combat contre les Molionides. Par la suite, Buphagus, ayant voulu attenter à l'honneur de Diane, périt sous les coups de la déesse. Son nom fut donné à une rivière d'Arcadie. ‖ Surnom d'Hercule, de Milon, de Théagène.

BUPHONAS, un des Siciliens qui tentèrent de s'opposer au passage d'Hercule à travers la Sicile, lorsque le héros emmenait les bœufs de Géryon. Il fut tué par Hercule.

BUPHTHALMÉ, ÉE adj. (bu-ftal-mé — rad. *bu-ftal-me*). Qui ressemble à un buphthalme.
— s. f. pl. Famille de plantes, ayant pour type le buphthalme.

BURA, fille de Jupiter et d'Hélice. Elle donna son nom à une ville d'Achaïe.

BURAÏCUS, surnom d'Hercule, qui avait un oracle près de Bura, ville d'Achaïe. Ceux qui venaient le consulter priaient d'abord devant sa statue, puis ils jetaient à terre quatre dés, sur les faces desquels étaient tracés des signes hiéroglyphiques, dont l'explication était donnée par un tableau.

BURAT (Amédée), ingénieur et géologue français, né à Paris en 1809. Il se fit recevoir ingénieur et s'adonna particulièrement à l'étude de la géologie et des mines. M. Burat est attaché, comme professeur d'exploitation des mines, à l'Ecole centrale des arts et manufactures. Ce savant distingué est officier de la Légion d'honneur. On lui doit des ouvrages très-estimés. Nous citerons de lui : les *Terrains volcaniques* (1833, in-8°); *Traité de géognosie* (1834, 3 vol. in-8°); *Géologie appliquée* (1843, in-8°), dont la 4e édition a paru en 2 vol. in-8° (1858-1859); *Etudes sur les mines* (1845-1846, 2 vol. in-8°); *Etudes sur les gîtes calaminaires et sur l'industrie du zinc en Belgique* (1846, in-8°); *De la houille, traité théorique et pratique* (1851, in-8°); le *Matériel des houillères en France et en Belgique* (1860, in-8°), avec *Supplément* (1865, in-8°); *Situation de l'industrie houillère en* 1863 (1864, in-8°); *Situation de l'industrie houillère en* 1864 (1865, in-8°); *Minéralogie appliquée* (1864, in-8°); les *Houillères de la France en* 1866 (1867, in-8°); les *Houillères en* 1867 (1868, in-8°); les *Houillères en* 1869 (1870, in-8°); les *Houillères* en 1872 (1872, in-8°); *Cours d'exploitation des mines* (1871, in-8°); *Application de la géologie à l'agriculture* (1872, in-16); *Géologie de la France* (1873, in-8°), etc.

BURAT DE GURGY (Edmond), écrivain français, né en 1810, mort en 1840. Il a écrit des drames et des romans, entre autres *Paillasse, épisode de carnaval* (Paris, 1834, 1 vol. in-8°). C'est un livre rempli de détails licencieux.

BURATTI (Girolamo), peintre italien du XVIIe siècle, de l'école florentine. Son meilleur tableau est celui de la *Crèche*, que l'on voit à l'église de la Charité, à Ascoli.

BURDY (Henri-Hippolyte), graveur français, né à Grenoble en 1833. Il commença en 1850 à étudier la gravure et se mit peu après à graver sur coquillages. Un camée de ce genre, reproduisant les *Funérailles de Phocion*, d'après Poussin, et qu'il exécuta en 1855, attestait en lui, dès cette époque, un talent réel. Tout en continuant à s'adonner à l'art de la glyptique, M. Burdy prit des leçons du sculpteur Caillouette, puis du graveur en médailles Oudiné, et il suivit les cours de l'Ecole des beaux-arts. En 1863, il remporta un second prix de Rome. Depuis 1865, M. Burdy a exposé aux Salons des médailles, des camées sur pierres fines, etc. Nous citerons de lui : un buste du docteur *Guillaume* (1865); un *Lévrier sur la tombe de son maître* et *Jules César*, médaillon en bronze (1866); le médaillon de *M. Vaubourzeix* (1867); les médaillons de *M. Eugène Guelle* et de *Mlle Marie Lainé* (1870); *M. Guelle*, camée sur cornaline (1872); *Une charge de cuirassiers*, camée sur cornaline; un *Marin du siège de Paris*, statuette en pierre fine (1874), etc. En outre, il a exécuté, avec un rare talent, un grand nombre de camées pour les joailliers en renom de Paris.

* **BUREAU** s. m. — *Bureaux de bienfaisance*. V. de nouveaux détails au mot ASSISTANCE, dans ce *Supplément*.

Bureau d'addresse et de rencontre. Sous ce titre, le père des journalistes français, Théophraste Renaudot, un de ces vifs esprits pour qui le progrès est un besoin, avait créé une des institutions les plus curieuses pour l'histoire morale du XVIIe siècle. C'était un centre d'information et de publicité, en même temps qu'une maison de commission et un mont-de-piété, un bureau de bienfaisance, voire une Académie. Renaudot avait fondé le plan de cet établissement, si nouveau pour l'époque, sur « l'autorité d'Aristote et du sieur de Montaigne, et l'avait présenté dès son arrivée à Paris en 1612; mais il n'avait pas fallu moins de dix-huit ans pour le mettre sur pied, et c'est seulement en 1630 qu'il commença à fonctionner. Chacun y pouvait donner et recevoir avis de toutes les nécessités et commodités de la vie et société humaine. On y proposait les questions à résoudre, les querelles à accorder et réconciliations à faire, lorsque aucune des parties ne veut paraître les rechercher. On y apprenait aussi les conditions sous lesquelles on peut accomplir les vœux de religion, tant d'hommes que de filles, et notamment les moindres prix auxquels on peut entrer en chacune d'icelles, etc. » Les registres du Bureau d'addresse étaient ouverts, moyennant une faible rétribution, à tous ceux qui se présentaient. Pour 3 sous on y pouvait faire inscrire toute espèce de demande ou d'offre, et pour la même somme on obtenait un extrait du registre, « duquel le secret était étroitement observé. » Mais Renaudot avait bien vite compris que, pour servir plus utilement les intérêts de ses clients, il devait porter directement à la connaissance du public, à domicile, leurs demandes et leurs offres. Il publia donc de bonne heure une feuille qui n'était en grande partie que la reproduction des registres de son Bureau d'addresse, auquel elle servait d'organe. C'est dans ce Bureau, « à l'enseigne du *Coq*, rue de la Calandre, sortant du Marché-Neuf, » que naquit vers la même époque, en 1631, la *Gazette*, depuis *Gazette de France*, le plus ancien aujourd'hui de tous les journaux du monde. C'est là encore que se rencontrent les premiers germes de la publicité littéraire. Il se tenait, en effet, au Bureau d'addresse une « Académie ouverte à tous les bons esprits, qui y venaient conférer en public de toutes les plus belles matières de physique, des morales, mathématiques et autres disciplines, et laquelle était une des plus belles institutions qu'eût faites Renaudot, au jugement même de plusieurs de ses ennemis. » L'objet de ces conférences était déterminé d'avance et annoncé par la feuille du Bureau, et le résultat en était publié sous le titre de : *Centurie des questions traitées ès conférences du Bureau d'addresse*. Le recueil de ces *Centuries*, au nombre de 335, du 22 août 1633 au 14 juillet 1642, et formant 5 vol. in-4°, a été réimprimé en 1669, sous le titre de : *Recueil général des questions traitées ès conférences du Bureau d'addresse par les plus beaux esprits du temps* (5 vol. in-12). C'est là bien évidemment l'origine des comptes rendus, des recueils de mémoires de nos sociétés savantes.
On comprendra aisément quels services pouvait rendre une institution comme le Bureau d'addresse, à une époque où les moyens de publicité faisaient presque absolument défaut; aussi l'utilité en fut-elle universellement appréciée, et de nombreuses succursales s'élevèrent rapidement sous l'impulsion de Renaudot, qui en fut nommé maître général. Une preuve d'un autre genre de la vogue du Bureau de la rue de la Calandre, c'est qu'on le mit en ballet, ce qui était alors la suprême consécration du succès. Après la mort de Renaudot, le privilége du Bureau de correspondance, d'addresse et de rencontre de toutes les commodités réciproques fut réuni, avec celui de la *Gazette*, au département des affaires étrangères. Séparé ensuite de celui de la feuille officielle, il fut concédé, mais toujours sous l'autorité du ministre des affaires étrangères, ce qui ne laisse pas d'être étrange, à divers particuliers, notamment, par un arrêt du conseil du 12 décembre 1766, à un sieur Jouve, avocat au parlement, agissant au nom d'une compagnie qui s'obligeait à verser un cautionnement de 500,000 livres. L'*Histoire de la Presse* de M. Hatin (t. Ier, p. 66 et suiv., et t. II, p. 56 et suiv.) fournit de très-amples et très-curieux détails sur les bureaux d'adresse et leurs tenants et aboutissants.

Bureau-Véritas. V. VÉRITAS, au tome XV du *Grand Dictionnaire*.

BUREAU (Laurent), prélat français, évêque de Sisteron, mort à Blois en 1504. Il se distingua par son éloquence et par son zèle contre les innovations religieuses. On a de lui un poëme latin, intitulé : *Helias in laudem Eliæ, patriarchæ carmelitarum*. Il avait appartenu à l'ordre des Carmes.

BUREAUMANIE s. f. (bu-ro-ma-nî — de *bureau*, et de *manie*). Manie de tout faire par les bureaux, par des employés de bureau.

* **BURG**, ville de Prusse; 15,000 hab.

BURGÉRIE s. f. (bur-jé-rî). Erpét. Genre créé pour deux espèces de rainettes.

BURGGRAEVE (Adolphe), médecin belge, né à Gand en 1806. Il se fit recevoir docteur en médecine et s'attacha particulièrement à l'étude et à la pratique de la chirurgie. M. Burggraeve a été, pendant de longues années, professeur à la Faculté de médecine de l'université de Gand. Il est chirurgien principal de l'hôpital civil de cette ville. On lui doit de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Cours théorique et pratique d'anatomie* (1840, in-8°); *Etudes sur André Vésale* (1841, in-8°); *Anatomie de texture...* (1845, in-8°); *Tableaux synoptiques de clinique chirurgicale* (1850, in-8°); le *Génie de la chirurgie* (1853, in-8°); *Nouvelle macrobiotique* ou l'*Art de prolonger la vie* (1854, in-12); le *Vaccin vengé* (1855, in-8°); le *Choléra indien* (1855, in-8°); *Cours de théorie et de clinique chirurgicales* (1859, in-8°); *Amélioration de l'espèce humaine* (1860, in-12); *Chirurgie théorique et pratique* (1860, in-8°); les *Appareils ouatés* (1860, in-fol.); *Œuvres médico-chirurgicales* (1862, 5 vol. in-8°); le *Livre de tout le monde sur la santé* (1863, in-12); *A la mer* ou *Conseils sur la santé* (1864, in-8°); *Questions sociales* (1864, in-8°); *De l'épizootie actuelle* (1865, in-8°); *Considérations anatomo-physiologico-philosophiques sur les organes pelviens doubles* (1866, in-8°); *Nature et prophylaxie du choléra indien* (1866, in-8°); *Plombage des plaies* (1867, in-8°); *Méthode anatomique* (1866, in-18); *Etudes médico-philosophiques sur Joseph Guislain* (1867, in-8°); *Considérations sur la médecine atomistique* (1868, in-8°); la *Médecine atomistique devant l'Académie de médecine de Belgique* (1869, in-8°); *Médecine atomistique* (1870, in-8°); *De la longévité humaine* (1874, in-12), etc.

BURGLARIE s. f. (bur-gla-rî). Bot. Syn. d'YEUSE.

BURGMAN s. m. (burg-mann — de *burg*, bourg, commune; *man*, homme). Nom donné, dans quelques villes d'Allemagne, aux conseillers de ville qui élisaient le burgrave.

* **BURGMÜLLER** (Frédéric), pianiste et compositeur de musique. — Mort à Beaulieu, commune de Marolles, en 1874. Il est l'auteur de la valse de *Giselle*, qui fit le grand succès du ballet d'Adam, et de quantité de compositions et de valses pour piano, qui ont sauvé plus d'un opéra de l'oubli, tels que le *Juif errant*, le *Carillonneur de Bruges;* sa dernière œuvre a été la *Coupe du roi de Thulé*, fantaisie pour piano (1873).

BURGONDES, peuple de la Germanie. V. BURGUNDES, au t. II du *Grand Dictionnaire*.

BURGONI s. m. (bur-go-ni). Bot. Plante de la Guyane.

* **BURGOS**, ville d'Espagne (Vieille-Castille); 24,000 hab.

* **BURGOYNE** (sir John Fox), général anglais. — Ses héritiers ont publié sa correspondance, dont faisait partie la fameuse lettre que Napoléon III lui avait adressée le 29 octobre 1870. Dans cette lettre, le prisonnier de Wilhelmshœhe avoue à celui qu'il appelle « le Moltke de l'Angleterre » que « tous nos malheurs provenaient de ce que les Prussiens ont été plus tôt que nous prêts à marcher; » il parle des considérations politiques qui le forcèrent « d'entreprendre la marche la plus imprudente et la moins justifiable au point de vue stratégique, marche qui aboutit au désastre de Sedan. » Sir John Fox, baron Burgoyne, est mort le 8 octobre 1871.

BURGSDORFIE s. f. (burg-sdor-fî — de *Burgsdorf*, nom d'homme). Bot. Genre de plantes.

BURGUY (Georges-Frédéric), philologue et littérateur français, né à Montbéliard en 1823, mort à Berlin en 1866. Il s'adonna à des études de grammaire et de linguistique, se livra à l'enseignement, puis se rendit à Berlin, où il devint professeur de langue française à l'école de marine de cette ville. On lui doit quelques ouvrages, dont l'un est très-estimé. C'est une *Grammaire de la langue d'oil* ou *Grammaire des dialectes français aux* XIIe *et* XIIIe *siècles, suivie d'un glossaire de tous les mots de l'ancienne langue qui se trouvent dans l'ouvrage* (Berlin, 1853-1866, 3 vol. in-8°), réédité en 1869-1870. Citons encore de lui : *Recueil de dialogues* (1859, in-12); *Morceaux de thèmes allemands pour traduire en français* (1865, in-12) et la *France littéraire*, en collaboration avec Herrig.

BURHINE s. m. (bu-ri-ne — du gr. *bous*, bœuf; *rhin*, nez). Ornith. Genre détaché du genre œdicnème.

* **BURIE**, bourg de France (Charente-Inférieure), ch.-l. de canton, arrond. et à 17 kilom. de Saintes, sur un ruisseau; pop. aggl., 548 hab. — pop. tot., 1,634 hab. — Sur son territoire existe un tumulus dit la *Motte à Corsin*.

BURINEUR s. m. (bu-ri-neur — rad. *buriner*). Ouvrier qui emploie le burin; instrument qui remplit l'office de burin.

BURINI (Barbara), peintre italien de la première moitié du XVIIe siècle, né à Bologne. On lui doit quelques bons tableaux religieux, entre autres la *Station de la via Crucis*, à San-Giovanni-al-Monte, près de Bologne; mais c'est surtout comme peintre de portrait qu'il se fit une réputation.

* **BURKEL** (Henri), peintre allemand. — Il est mort au mois de juin 1869.

BURLINGAME (Anson), diplomate américain au service de la Chine, né dans l'Etat de New-York en 1822, mort à Saint-Pétersbourg le 23 février 1870. Il habitait avec son père, propriétaire de l'unique auberge du village de Branch, dans le Michigan, et s'occupait, tout jeune encore, de politique. Habitué à se montrer dans les clubs, il acquit rapidement une certaine notoriété, due surtout à la facilité de parole dont il était doué. A l'âge de dix-huit ans, il entra chez un avocat de Détroit, qui lui fit suivre les cours de l'université. Quelques années plus tard, il entra dans l'administration, où il se fit remarquer par son aptitude aux affaires et la finesse de son esprit. On le chargea de plusieurs négociations dont il s'acquitta à merveille, ce qui attira sur lui l'attention des habitants de Boston. Il fut envoyé comme représentant au Sénat par cette ville vers 1850, puis nommé ambassadeur en Autriche par le président Lincoln. Le gouvernement autrichien ayant manifesté quelque dépit de ce choix, Burlingame fut nommé ministre des Etats-Unis en Chine, où il arriva en 1861 et s'installa à Pékin. Le gouvernement chinois eut fréquemment recours à l'intervention du diplomate américain pour aplanir les difficultés incessantes qui s'élevaient entre ses gouverneurs et les négociants étrangers, dont les réclamations étaient appuyées par leurs consuls. Burlingame fut assez heureux pour mener à bien des négociations fréquentes et difficiles et sut, sans engager son pays, user dans l'intérêt de la paix de l'influence que possède en Europe la grande république américaine. Tant de services rendus lui valurent, de la part de la cour de Pékin, des remercîments chaleureux, et enfin on lui proposa, de la part de l'empereur, d'entrer au service de la Chine en qualité d'ambassadeur général auprès des puissances occidentales. Burlingame demanda d'abord aux Etats-Unis l'autorisation d'accepter le poste qu'on lui offrait. On la lui accorda, et, quelque temps après, il était mis à la tête d'une nombreuse ambassade, qu'il devait conduire en Amérique et en Europe pour y conclure des traités de commerce avec une douzaine de puissances.
Burlingame se rendit d'abord aux Etats-Unis, où il fut l'objet d'une véritable ovation, puis en Angleterre, où il arriva en 1868, puis en France et dans les divers Etats de l'Europe où il avait mission de s'arrêter. Il avait entamé d'importantes négociations avec la Russie, lorsqu'il mourut. Son nom est resté un objet de vénération dans les hautes sphères de l'empire du Milieu. Il avait été élevé à la dignité de mandarin de 1re classe et avait été comblé de richesses.

BURMANIA (Etienne), écrivain hollandais du XVIIe siècle. Il n'est connu que par un ouvrage intitulé : *De bello anglicano injuste Belgis illato* (1652, in-4°).

BURMANIA (Douwe-Bothnia VAN), astronome hollandais, d'une illustre famille de la Frise, mort en 1726. Il s'attacha surtout à l'étude des phénomènes météorologiques et composa un ouvrage sur ces matières, intitulé : *De methodo ratiocinandi de more cœli dubio* (Louvain, 1713, in-4°). — Un membre de la même famille, Upko BURMANIA, mort en 1615, avait laissé en manuscrit plusieurs ouvrages généalogiques sur la noblesse de Frise.

* **BURNET** (John), graveur et peintre anglais. — Il est mort à Londres en 1868.

* **BURNOUF** (Emile-Louis), littérateur et orientaliste français. — Il était professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Nancy, lorsqu'il fut nommé directeur de l'Ecole française d'Athènes, en remplacement de Daveluy, qui venait de mourir (1867). M. Burnouf rendit de grands services à cette école en dirigeant avec un zèle extrême les travaux des élèves et en accomplissant lui-même des fouilles qui ont produit des résultats intéressants. Il fit notamment à Athènes, au bastion d'Odyssée, des fouilles qui ont mis au jour l'antique clepsydre dont l'eau était distribuée dans la ville et les degrés de l'escalier de Pan, l'une des deux antiques montées qui donnaient accès à l'Acropole. Ayant vivement blâmé la convention archéologique passée par le ministère Bulgaris avec l'Allemagne au sujet d'Olympie, il fut représenté comme un ennemi du roi. M. de Gabriac, notre ministre plénipotentiaire à Athènes, fit un rapport à ce sujet au ministère des affaires étrangères. Comme, d'autre part, les opinions républicaines et philosophiques de M. Burnouf n'étaient un secret pour personne, le clérical M. Wallon, ministre de l'instruction publique, saisit avec empressement cette occasion pour donner un successeur à M. Burnouf comme directeur de l'Ecole d'Athènes. Le 19 août 1875, il le nomma professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Bordeaux et, quelques jours après, doyen de cette Faculté, bien que M. Burnouf eût refusé ce titre. Ce dernier demanda un congé, reçut un suppléant et vint habiter Paris. Le 4 décembre 1875, M. Emile Burnouf adressa à la *Gironde* une lettre au sujet d'un discours prononcé par le doyen de la Faculté de théologie de Bordeaux, qui avait attaqué les principes les plus avérés de la société moderne. Cette lettre, très-nette, très-vigoureuse et d'une grande indépendance de jugement, attira à son auteur les attaques les plus violentes et les plus grossières de la part de la presse cléricale, et le ministre Wallon lui enleva le titre de doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux. Outre les ouvrages que nous avons cités et de nombreux mémoires, on doit à cet éminent philologue : *Histoire de la littérature grecque* (1869, 2 vol. in-8°); la *Légende athénienne. Etude de mythologie comparée* (1872, in-8°); la *Science des religions* (1872, in-8° et in-12), ouvrage fort remarquable; l'*Indigo japonais* (1874, in-8°); *Annuaire de la Société des études japonaises, chinoises, tartares et indo-chinoises* (1874, in-8°); *Annuaire de la Société américaine* (1875, in-8°); la *Mythologie des Japonais, d'après le* Koku-si-Ryakec, traduit pour la première fois (1875, in-8°), etc.

* **BURNSIDE** (Ambroise-Everett), général américain de l'armée fédérale. — En 1866, il devint un des administrateurs du chemin de fer de Pensylvanie. Lors de la guerre entre la France et l'Allemagne (1870), le général Burnside se rendit en France au mois de septembre. Il visita le quartier général allemand, puis vint à Paris et remit à M. Jules Favre une lettre de M. de Bismarck. Cette lettre était une réponse faite par l'homme d'Etat prussien à une communication de notre ministre des affaires étrangères, au nom des ministres étrangers qui étaient restés à Paris. Dans un entretien avec M. Jules Favre (1er octobre), le général Burnside lui dit qu'il n'avait aucun caractère officiel, mais que, touché de nos malheurs, il avait voulu chercher, en venant à Paris, un moyen de conciliation. Il ajouta que, bien qu'il n'eût point causé avec M. de Bismarck, il pensait qu'un armistice, pour traiter de la paix, pourrait être accepté. M. Favre lui répondit que le gouvernement était très-décidé à résister, mais qu'il n'était pas moins résolu de souscrire à toute transaction honorable. Le 9 octobre, le général revint à Paris, rapportant la réponse de M. de Bismarck. Le ministre du roi Guillaume considérait un armistice régulier comme impossible. Toutefois, il adoptait l'idée émise par M. Favre de l'élection et de la convocation d'une Assemblée, offrant une trêve de quarante-huit heures, pendant lesquelles on laisserait passer des délégués ou des candidats. Les élections auraient lieu dans les départements occupés, excepté dans l'Alsace-Lorraine. Cette proposition parut trop vague au gouvernement de la Défense nationale. M. Favre remit au général Burnside une note dans laquelle il demandait un armistice de quinze jours, avec ravitaillement pour Paris et l'élection des députés dans tous les départements. Burnside se chargea de remettre cette note à M. de Bismarck et les négociations entamées se rompirent. Quelque temps après, il retourna aux Etats-Unis.

BURRO s. m. (bur-ro). Bot. Arbre d'Afrique.

* **BURSLEM**, ville d'Angleterre, comté de Stafford; 27,107 hab. Porcelaines et faïences. Mines de fer et de houille en exploitation.

* **BURTON-UPON-TRENT**, ville d'Angleterre, comté à 35 kilom. E. de Stafford, sur la Trent; 20,378 hab.

* **BURTY** (Philippe), littérateur français. — Il fut en 1867 membre du jury de l'Exposition universelle. Lors de la fondation de la *République française*, il est devenu rédacteur de ce journal pour la partie artistique, et il y fait les comptes rendus des Salons. Outre les ouvrages que nous avons cités, on lui doit : *Chefs-d'œuvre des arts industriels, Céramique, verrerie et vitraux, émaux, métaux, orfèvrerie, etc.* (1866, in-8°, avec grav.), ouvrage extrêmement intéressant; les *Emaux cloisonnés anciens et modernes* (1868, in-12); *Eaux-fortes de Jules de Goncourt, Notice et catalogue de Ph. Burty* (1875, in-fol., avec pl.).

BURY, bourg de France (Oise), cant. et à 2 kilom. de Mouy, arrond. et à 10 kilom. de Clermont, sur la rive gauche du Thérain; pop. aggl., 1,155 hab. — pop. tot., 2,222 hab. Tissage de la soie et de la laine, fabrication de toiles métalliques et de boutons; exploitation de carrières. Antiquités celtiques.

* **BURY**, ville d'Angleterre (comté de Lancastre); 38,596 hab.

* **BURY-SAINT-EDMUND'S**, ville d'Angleterre (comté de Suffolk); 14,928 hab.

* **BURZET**, bourg de France (Ardèche), ch.-l. de cant., arrond. et à 33 kilom. de Largentière, sur la rivière de son nom; pop. aggl., 823 hab. — pop. tot., 2,760 hab.

BUSART s. m. (bu-zar). Vaisseau où l'on mettait du vin.

* **BUSE** s. f. — Art milit. *Buse de gabions*, Réunion d'un certain nombre de gabions traversés par une perche.

BUSÉE (Jean), jésuite et théologien hollandais, né à Nimègue en 1547, mort en 1611 à Mayence, où il professait la théologie depuis plus de vingt ans. Ses principaux ouvrages sont : *Disputatio theologica de jejunio; De persona Christi; De descensu Christi ad inferos; Panarion, sive arca medica adversus animi morbos; Viridarium christianarum virtutum; Modus recte meditandi de rebus divinis*, etc.

BUSHMANS, peuple du sud de l'Afrique, qu'on appelle aussi **BOSCHIMANS** et **BOSJESMANS**, et qui se rattache par son origine aux Hottentots. V. BOSJESMANS, au tome II du *Grand Dictionnaire*.

* **BUSIGNY**, bourg de France (Nord), cant. et à 7 kilom. de Clary, arrond. et à 25 kilom. de Cambrai; pop. aggl., 2,693 hab. — pop. tot., 3,540 hab. — Vestiges gallo-romains. « Les fontaines de Saint-Urbain et du Noir-Trou, dit M. Ad. Joanne, sont le but d'un pèlerinage superstitieux. »

BUSKAGRIUS (Jean-Pierre), savant orientaliste suédois du XVIIe siècle, né en Dalécarlie, mort en 1692 à Upsal, où il professait la langue hébraïque. On a de lui : *Dissertation sur la nature de la* Massore, en hébreu (Upsal, 1651, in-4°); *De usu et necessitate linguarum orientalium* (Upsal, 1654, in-4°); *De deorum gentilium origine et cultu* (1655).

BUSMANN (Jean-Eberard), théologien luthérien allemand, né à Verden en 1644, mort en 1692 à Helmstædt, où il professa les langues orientales, puis la théologie. Ses principaux ouvrages sont : *De Scheol Hebræorum; De antiquis Hebræorum litteris ab Esdra in assyriacas mutatis*. On lui doit aussi une édition de l'ouvrage de Balth. Bonifacio ayant pour titre : *Excerpta de historiæ romanæ scriptoribus*.

BUSNACH (William-Bertrand), auteur dramatique français, né à Paris le 7 mars 1832. Bien que Parisien de naissance et d'esprit, William Busnach est d'origine arabe. Il appartient à la religion juive. C'est au sujet de son grand-père, Michel Busnach, ministre du dey d'Alger, dont l'extradition était demandée à la France par ce souverain, que fut donné à l'ambassadeur de Charles X le fameux coup d'éventail qui amena la guerre et la prise d'Alger. Par sa famille maternelle, William Busnach est le neveu de Fromental Halévy, l'auteur de la *Juive*. Destiné d'abord aux affaires, William Busnach entra à la douane vers 1852; mais son intelligence l'entraînait vers la carrière dramatique. Il y débuta en 1855, en composant pour les Bouffes-Parisiens, avec Ludovic Halévy, une pantomime qu'Offenbach se chargea de mettre en musique. Ce petit ouvrage n'eut aucun succès. William Busnach n'aborda sérieusement le théâtre que quelques années plus tard, après avoir définitivement abandonné la carrière des affaires. C'est au théâtre des Folies-Marigny, dont le comédien Montrouge venait de prendre la direction, que fut joué son premier ouvrage, les *Virtuoses du pavé* (19 avril 1864). Il donna ensuite : *C'est pour ce soir* (Bouffes-Parisiens, 25 avril 1865); *Cinq par jour* (Folies-Marigny, 27 avril 1865); les *Gammes d'Oscar* (même théâtre, 20 mai 1865); *Première fraîcheur*, en un acte (Palais-Royal, 21 novembre 1869); l'*Education d'Ernestine* (Renaissance, 24 avril 1872); les *Petits du premier*, en un acte (Bouffes-Parisiens, 3 mars 1865).
Les pièces que William Busnach a faites en collaboration sont très-nombreuses. Parmi les plus connues, nous citerons : avec Clairville, *Paris-Revue*, en quatre actes (Châtelet, 27 décembre 1869); *Forte en gueule*, en quatre actes (Château-d'Eau, 22 décembre 1873); *Héloïse et Abailard* (Folies-Dramatiques, 17 octobre 1872), un des plus grands succès de ce théâtre; la *Malle des Indes*, en quatre actes (Château-d'Eau, 12 décembre 1874); les *Esprits des Batignolles*, en un acte (Palais-Royal, 20 juin 1873); *Ferblaude*, en un acte (Variétés, 10 mars 1870); *Charbonnier est maître chez lui* (Château-d'Eau, 29 novembre 1874); avec Henri Thiéry, les *Voyageurs pour l'Exposition*, en cinq actes (Folies-Dramatiques, 27 mars 1867); avec Alexandre Flan, *Bu... qui s'avance*, en trois actes (Folies-Marigny, 15 décembre 1865); cette joyeuse revue de l'année eut trois cents représentations; avec Ludovic Halévy et Offenbach, *Pomme d'api*, en un acte (Renaissance, 4 septembre 1873); avec Armand Liorat, la *Liqueur d'or* (Menus-Plaisirs, 11 décembre 1873). Paris jouissait alors des bienfaits de l'état de siége, et l'autorité militaire prononça l'interdiction de cette pièce, qui ne put avoir que neuf représentations. Avec Armand Liorat, Busnach donna également *Kosiki*, en trois actes, musique de Charles Lecocq (Renaissance, 18 octobre 1876); avec Octave Gastineau, *Mon mari est à Versailles*, en un acte (Palais-Royal, 31 mars 1876); avec Decourcelle, le *Premier tapis*, en un acte (Vaudeville, 10 avril 1876); avec Henri Meilhac, la *Pénitente*, en un acte (Opéra-Comique, 13 mai 1868); avec Edouard Cadol, l'*Affaire est arrangée* (Gymnase, 1er septembre 1867); avec Raimond Deslandes, les *Sabots d'Aurore*, en un acte (Gymnase, 21 juin 1866); avec le compositeur Marquet, l'*Ours et l'Amateur de jardins*, opérette en un acte (Bouffes-Parisiens, 1er septembre 1869); avec Henri Chabrillat, *Dans le mouvement*, en un acte (Folies-Dramatiques, 16 mars 1872); avec Victor Bernard, l'*Hirondelle*, en un acte (Palais-Royal, 8 mai 1872); le *Fiancé à l'heure* (théâtre Cluny, 24 août 1872); avec Siraudin, *Malbrough s'en va-t'en guerre*, en trois actes (Athénée, 13 décembre 1867).
William Busnach a été pendant deux ans directeur de théâtre. Il a fondé en 1867 le théâtre de l'Athénée. C'est sous sa direction que furent jouées les pièces de Lecocq qui commencèrent la réputation de ce compositeur devenu plus tard si populaire : l'*Amour et son carquois, Fleur de thé*, etc.

* **BUSQUÉ** adj. — *Portes busquées*, Portes dont les deux vantaux s'appuient l'un contre l'autre en formant un angle.

* **BUSSANG**, bourg de France (Vosges), cant. et à 6 kilom. de Ramonchamp, arrond. et à 38 kilom. de Remiremont, à l'extrémité supérieure de la vallée de la Moselle; pop. aggl., 703 hab. — pop. tot., 2,115 hab. — Moulins à farine, scieries, fromageries, fabriques d'étrilles et d'objets de serrurerie. Il existait autrefois à Bussang d'importantes exploitations de mines, notamment d'une mine d'argent. Voici, en effet, ce que nous lisons dans la relation d'un voyage fait par Montaigne en 1580 : « Au partir de là nous suivismes longtemps un très-beau et très-plaisant vallon, costoiant la rivière de Moselle, et vinsmes diner à Bossan, petit méchant village, le dernier de langage françois, où MM. d'Estissac et de Montaigne, revêtus de souguenies de toile qu'on leur prêta, allarent voir des mines d'argent que M. de Lorraine a là, bien deux mille pas dans le creux d'une montagne. » De ces exploitations, il ne reste plus que le souvenir, et, ce qui donne aujourd'hui quelque importance à Bussang, ce sont ses sources minérales, situées à peu près à 2 kilom. du village. « L'eau de Bussang, dit M. Ad. Joanne, ferrugino-gazeuse, apéritive, tonique, altérante, facilitant la digestion, est d'un usage très-agréable; elle est limpide, pétillante, très-gazeuse et d'une saveur piquante. On la boit généralement en mangeant et mêlée au vin, dont elle altère un peu la couleur, qui tourne au noir. Elle est recommandée, comme régime, aux personnes d'habitudes sédentaires et à celles dont le système nerveux est facilement irritable. Comme moyen spécialement curatif, on l'applique avec succès aux maladies d'estomac et de foie, aux dérangements d'entrailles, etc. Sur les lieux et comme cure, l'eau de Bussang se boit le matin, à la dose de deux à six verres, soit pure, soit additionnée d'une cuillerée de lait par verre. Elle s'expédie en bouteilles dans toute la France et à l'étranger (plus de 400,000 bouteilles par an). »

* **BUSSIÈRE-BADIL**, bourg de France (Dordogne), ch.-l. de cant., arrond. et à 18 kilom. de Nontron; pop. aggl., 349 hab. — pop. tot., 1,322 hab. Eglise du XIIIe siècle, classée parmi les monuments historiques.

* **BUSSIÈRE-DUNOISE**, bourg de France (Creuse), cant. et à 5 kilom. de Saint-Vaury, arrond. et à 15 kilom. de Guéret; pop. aggl., 355 hab. — pop. tot., 2,767 hab.

* **BUSSIÈRE-POITEVINE**, bourg de France (Haute-Vienne), cant. et à 18 kilom. de Mézières, arrond. et à 20 kilom. de Bellac, près de la Gartempe; pop. aggl., 379 hab. — pop. tot., 2,257 hab.

BUSSIÈRES, bourg de France (Loire), cant. et à 3 kilom. de Néronde, arrond. et à 34 kilom. de Roanne; pop. aggl., 557 hab. — pop. tot., 2,166 hab.

* **BUSSON** (Charles), peintre français. — En 1866, ce paysagiste de talent reçut la croix de la Légion d'honneur, et il obtint une médaille d'or à l'Exposition universelle de 1867. Parmi les tableaux qu'il a exposés depuis cette époque, nous citerons : le *Taillis* (1867), le *Soleil couché* (1868), *Ruines du château de Lavardin* (1869), *Chaussée de l'étang de la mer Rouge* (1870), *Un matin à Venise, Venise le soir* (1872), *Parc du château de Sainte-Claire* (1873), *Anciens fossés du château de Lavardin* (1874), *Après la pluie* (1875), *Avant l'orage* (1876), le *Village de Lavardin* (1877).

BUSSON-BILLAULT (Julien-Henri BUSSON, dit), homme politique français, né à Joigny (Yonne) en 1823. Il vint étudier le droit à Paris, où il se fit recevoir licencié en 1845 et docteur en 1848. Devenu avocat stagiaire, il prononça en 1849, à l'ouverture de la conférence de l'ordre, un *Discours sur Pothier*, lequel a été publié (1849, in-8°). Il entra en relation avec l'avocat Billault, dont il épousa la fille, et, plus tard, il ajouta le nom de son beau-père au sien. Grâce à ce dernier, M. Busson devint, au commencement de l'Empire, avocat de la liste civile et obtint l'appui de l'administration lorsqu'il se porta candidat au Corps législatif dans l'Ariége en 1854 Ayant été élu député, il fit partie de la majorité qui approuva aveuglément le système de despotisme de l'Empire. Il prit une part active aux débats, fut réélu en 1857, devint rapporteur du budget en 1861 et fut chargé de rapports sur divers projets de loi. Réélu député en 1863 et 1869, commandeur de la Légion d'honneur en 1866, cet homme politique fut appelé par le cabinet Palikao à prendre la présidence du conseil d'Etat le 10 août 1870; mais le 4 septembre suivant l'Empire était renversé, et M. Busson-Billault rentrait dans la vie privée.

BUSSY (Charles DE), pseudonyme de Charles Marchal. V. MARCHAL, au tome X du *Grand Dictionnaire*.

BUSTAMENTE DE LA CAMARA (Jean), médecin et naturaliste espagnol du XVIe siècle. On a de lui un traité intitulé : *De reptilibus vere animantibus sacræ Scripturæ libri sex, etc.*, dont Bayle a dit que c'est un livre admirable si l'on s'en rapporte au titre.

BUSTÉRICHUS, ancien dieu des Germains. On voit encore son idole à Sondershausen.

BUSTIE s. f. (bu-stî). Bot. Syn. de BUPHTHALME.

BUTALIS s. m. (bu-ta-liss). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, de la tribu des tinéites, comprenant cinq espèces.

BUTATE s. m. (bu-ta-te). Chim. Sel de l'acide butique.

BUTÈNE s. m. (bu-tè-ne). Chim. Produit obtenu par la décomposition de l'alcool butylique.

BUTENVAL (le comte HIS DE), diplomate et homme politique français, né à Navarre-lez-Evreux en 1809. Il entra dans la diplomatie, devint ministre plénipotentiaire, puis fut nommé conseiller d'Etat et reçut enfin un siége au Sénat. Rendu à la vie privée par la révolution du 4 septembre 1870, le comte de Butenval a employé ses loisirs à publier des études sur des matières économiques et commerciales. Outre des articles insérés dans le *Journal des économistes*, on lui doit les ouvrages suivants : *Précis historique et économique du traité de commerce entre la France et la Grande-Bretagne, signé à Versailles le 26 septembre* 1786 (1870, in-8°); *De la dîme royale de Vauban et de l'impôt sur le revenu* (1872, in-8°); *Un chassé-croisé économique. Le comte de Vergennes en* 1786, *le comte Granville en* 1872 (1872, in-8°); les *Lois de succession jugées d'après leurs effets économiques par les chambres de commerce de France* (1872, in-8°); l'*Union de la paix sociale* (1872, in-12); *Urgence d'une refonte générale de nos tarifs de douane* (1873, in-8°); *Politique économique et négociations commerciales du gouvernement de la République française, pendant les années* 1871, 1872 *et* 1873 (1873, in-8°), ouvrage fort remarquable, dans lequel l'auteur se montre le défenseur habile et convaincu de la liberté commerciale; *Du futur tarif des douanes en France* (1875, in-8°), etc.

BUTÈS, Athénien, fils de Pallas. Il fut l'un des ambassadeurs envoyés par les Athéniens à Eaque pour demander du secours contre Minos. ‖ Descendant d'Amycus, roi des Bébryces, et renommé au combat du ceste. Il fut vaincu par Darès aux jeux funèbres célébrés en l'honneur d'Hector. ‖ Argien, compagnon de Tlépolème, qu'il accompagna à Rhodes lorsque ce dernier dut quitter Argos; et quand Tlépolème partit pour la guerre de Troie, il reçut de lui le gouvernement de l'île. ‖ Ecuyer d'Anchise et gouverneur d'Ascagne. Apollon prit sa figure pour détourner Ascagne de se mesurer avec Turnus dans le camp des Troyens. ‖ Teucrien, tué par Camille. (*Enéide*.)

BUTHUS, athlète qui, dit-on, mangeait un bœuf tout entier par jour, et dont le nom servit ensuite à désigner tous les grands mangeurs.

BUTI (Dominique), peintre florentin du XVIIe siècle. On voit de lui, à Florence, dans le grand cloître de Sainte-Marie-Nouvelle, une fort belle peinture à fresque : *Saint Dominique portant processionnellement l'image de la Vierge*.

BUTINIE s. f. (bu-ti-nî). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, comprenant une seule espèce, qui croît en Espagne.

BUTIQUE adj. (bu-ti-ke). Chim. Se dit d'un acide extrait du beurre.

— **Encycl.** Quand on dissout les acides gras du beurre de vache dans l'alcool et qu'on précipite une quantité de plus en plus grande d'acétate de magnésie, le dernier sel précipité est le butate de magnésie. La composition de